

## Fictions d'Amérique

Jean-François Chassay, *Fils, lignes, réseaux*. Essai sur la littérature américaine, Montréal, Liber, 1999, 294 p., 27 \$.

Collectif (dir. Jaap Lintvelt, Richard Saint-Gelais, Will Verhoeven et Catherine Raffi-Bérout), *Roman contemporain et culturelle en Amérique du Nord / Contemporary Fiction and Cultural Identity in North America*, Québec, Nota bene, coll. « Littérature(s) », 1998, 366 p., 25 \$.

Michel Gaulin

Numéro 97, printemps 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37370ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gaulin, M. (2000). Compte rendu de [Fictions d'Amérique / Jean-François Chassay, *Fils, lignes, réseaux*. Essai sur la littérature américaine, Montréal, Liber, 1999, 294 p., 27 \$. / Collectif (dir. Jaap Lintvelt, Richard Saint-Gelais, Will Verhoeven et Catherine Raffi-Bérout), *Roman contemporain et culturelle en Amérique du Nord / Contemporary Fiction and Cultural Identity in North America*, Québec, Nota bene, coll. « Littérature(s) », 1998, 366 p., 25 \$.] *Lettres québécoises*, (97), 46-47.

Jean-François Chassay, *Fils, lignes, réseaux. Essai sur la littérature américaine*, Montréal, Liber, 1999, 294 p., 27 \$.  
Collectif (dir. Jaap Lintvelt, Richard Saint-Gelais, Will Verhoeven et Catherine Raffi-Bérout), *Roman contemporain et identité culturelle en Amérique du Nord/Contemporary Fiction and Cultural Identity in North America*, Québec, Nota bene, coll. « Littérature(s) », 1998, 366 p., 25 \$.

# Fictions d'Amérique

Le roman à l'heure de la communication tous azimuts  
et du métissage des populations et des cultures.

ÉTUDES LITTÉRAIRES  
Michel Gaulin

QUAND ON JETTE UN REGARD D'ENSEMBLE sur le millénaire qui s'achève, on reste pantois devant les progrès survenus dans le domaine technologique au cours du dernier siècle et demi, progrès sans doute inimaginables pour l'homme du Moyen Âge ou celui de la Renaissance, exception faite, peut-être, d'un esprit aussi inventif que Léonard de Vinci. Mais les progrès ont aussi leurs désavantages, dont le moindre n'est pas le sentiment d'éclatement que l'on a l'impression de vivre ces années-ci — éclatement des cultures, des certitudes séculaires, questionnements multiples sur le sens des événements de l'histoire et celui de la trajectoire sur laquelle l'être humain est dorénavant engagé. Les deux ouvrages réunis ici prennent acte de ces questionnements sous l'angle bien particulier de la littérature, envisagée comme mode de connaissance de l'univers et de soi-même.

## Fiction, technologie et histoire

Avec *Fils, lignes, réseaux*, Jean-François Chassay met de l'avant un projet ambitieux et complexe, qui se donne trois objectifs : d'abord, redorer le blason de la littérature américaine aux yeux d'un lectorat francophone qui a trop tendance à la considérer comme superficielle et, par là, de peu d'intérêt ; ensuite, montrer comment cette littérature, en faisant une large place au progrès technologique, si important dans le vécu et l'imaginaire américains, « interroge la société dans laquelle elle s'inscrit » (p. 10) et fait ainsi « acte de conscience au monde, se pose comme mode de savoir, mode d'être et de connaissance du monde » (p. 14) ; enfin, comment, alors qu'on est souvent tenté de considérer la société américaine comme une société « sans mémoire et sans histoire » (p. 13), sa littérature démontre, au contraire, un sens très aigu de celle-ci.

L'ouvrage est divisé en deux parties : la première, intitulée « Machines. Sciences et technologie : les métamorphoses de la communication », jette un regard rétrospectif sur l'explosion des communications en Amérique, dans la foulée de l'invention du télégraphe, en 1837, mais surtout de celle de l'électricité au début des années 1880 ; la seconde, intitulée « Subjectivités. Renouer, dénouer les fils de l'histoire », porte plus précisément sur le rôle de la conscience historique dans la constitution et le développement de « cette identité américaine, qu'on présente souvent comme si sûre d'elle-même » (p. 169), assurance à laquelle, de façon répétée, la littérature romanesque apporte un démenti éloquent. Dans chacun des treize chapitres qui composent l'ou-

vrage, Chassay accompagne sa réflexion à caractère plus philosophique d'une analyse d'une ou de deux œuvres qui lui paraissent exemplaires du problème abordé dans le chapitre en question. Il ne sera pas possible d'évoquer ici l'ensemble des vingt œuvres et des seize auteurs retenus.

La première partie s'intéresse principalement à l'électricité, au téléphone et à l'ordinateur, les trois inventions que Chassay considère comme les plus importantes de toute la série d'innovations technologiques du dernier siècle et demi. Inventions par lesquelles la représentation traditionnelle du corps humain et de son rapport au monde se trouve sans cesse transformée au point de remettre en question la définition même du sujet humain. Si le courant électrique était déjà « le signe d'une énergie qui peut modifier la vie » (p. 26), le téléphone, lui, coupe pour la première fois la voix du corps, tandis que l'ordinateur, qui rassemble tout à la fois image, texte et son, soulève la « possibilité de voir la machine à communiquer devenir elle-même proche de l'humain » (p. 125). Alors qu'Edward Bulwer Lytton, seul auteur non américain à être représenté dans l'ouvrage, met en scène prophétiquement, dans *The Coming Race* (1871), un peuple qui vit dans un puits de mine, les Vrill-ya, en possession d'un fluide vital, le « vril » (« Bovril », ça vous dit quelque chose ?), symbole de l'énergie nouvelle que représentera, à peine quelques années plus tard, l'électricité, Nicholson Baker, lui, dans *Vox* (1992), signe un roman constitué entièrement d'une conversation érotique menée au téléphone par deux partenaires, pour qui le plaisir n'est plus tant celui de la conversation elle-même que de la jouissance qu'elle suscite. John Updike, quant à lui, dans *Ce que pensait Roger* (1988), roman où l'ordinateur occupe une place essentielle, met en lumière un « imaginaire de la fin » (p. 150), où se côtoient science et théologie autour de trois grands mythes ou récits scientifiques, la symbolique des chiffres, la théorie de l'évolution et l'origine de l'univers.

Dans la deuxième partie, moins théorique, la littérature prend nettement le pas sur la technologie. On y sent Jean-François Chassay plus à l'aise et c'est là, à mon avis, qu'il donne toute sa mesure, dans des analyses poussées et très fines d'œuvres complexes comme celles, entre



autres, de William Gaddis, de William Gass et de Philip Roth. Mais non sans s'être arrêté d'abord à montrer comment deux écrivains de la marge, William Faulkner (étranger dans sa propre patrie, homme du Sud dans un pays où le Nord avait pris l'ascendant), dans *Tandis que j'agonise*, et Vladimir Nabokov, dans *Lolita*, « ont repensé la langue anglaise aux États-Unis et l'histoire avec elle » (p. 171). Au fond de l'œuvre de William Gaddis, par ailleurs, Chassay discerne « une crise provoquée par le besoin effréné de se situer dans une filiation, coûte que coûte » (p. 188). Son roman *Les reconnaissances* (1973) aurait cherché à ébranler la position dominante qu'avait été, dans la littérature américaine des années cinquante, celle de Hemingway. Ce dernier apparaîtrait, dans *Les reconnaissances*, comme « un motif masqué d'un roman qui multiplie les masques, pour que les filiations apparaissent brouillées, complexes, sans linéarité simple » (p. 209). *The Tunnel* (1996), de William Gass, ferait par contre figure d'envers des *Reconnaissances*. Alors que ce dernier roman présentait la culture comme « le garant d'une résistance à l'argent, au pouvoir et à la démagogie » (p. 212), celui de Gass, au contraire, n'en ferait qu'« un masque de plus pour cacher sa propre médiocrité fondamentale » (*ibid.*). Quant aux trois romans de Philip Roth, *La leçon d'anatomie* (1983), *La contrevie* (1989) et *Opération Shylock* (1993), Chassay y voit une trilogie dont la complexité « augmente à mesure que la présence d'Israël se fait plus importante » (p. 233) et dans laquelle « le "corps douloureux" des personnages se projette dans la narration, servant de médiation entre la conscience du sujet et l'histoire telle qu'il la conçoit ou la vit, souvent de manière déchirante » (p. 232-233).

Au dire de Jean-François Chassay, l'étoile jaune et le tatouage des camps seraient venus se substituer, dans l'œuvre de Roth, à la célèbre lettre A de *La lettre écarlate*, de Nathaniel Hawthorne, dont on sait l'influence capitale sur l'imaginaire américain. C'est d'ailleurs par un retour sur cette œuvre fondatrice que Chassay conclut son propos, pour montrer que, malgré « l'objectivation grandissante du pouvoir insufflé à la machine » (p. 287), la subjectivité de la conscience n'en demeure pas moins très présente dans la vision américaine du monde, « subjectivité qui s'ancre dans une histoire dont on a encore trop tendance à vouloir masquer l'importance dans le discours imaginaire » (*ibid.*).

Jean-François Chassay signe ici un livre important, qui fera réfléchir.

## Roman et identité culturelle

*Roman contemporain et identité culturelle en Amérique du Nord/Contemporary Fiction and Cultural Identity in North America* regroupe les communications d'un colloque tenu à Groningue, aux Pays-Bas, sous les auspices conjointes de l'université du lieu et du Centre de recherche en littérature québécoise (CRELIQ) de l'Université Laval, dans le cadre d'une collaboration qui se poursuit depuis quelques années déjà. Le défi que s'étaient donné les organisateurs du colloque était de taille, celui d'analyser « la représentation de l'identité culturelle dans le roman nord-américain depuis 1960 », en tenant compte, tout à la fois, des États-Unis, du Mexique, du Canada et du Québec (« Introduction », p. 5).

Force est bien de constater que le pari n'a été que malaisément tenu et qu'au-delà de rapprochements toujours possibles, mais parfois aussi artificiels, les solitudes demeurent réelles. On trouvera donc ici vingt communications partagées à peu près également (onze contre neuf) entre l'anglais et le français, et si l'introduction esquisse quatre grands

thèmes autour desquels regrouper les diverses contributions — la quête et l'errance, le multiculturalisme, la postmodernité, la paralittérature et la littérature de grande consommation —, il n'en reste pas moins qu'une autre division, centrée, elle, sur les axes nationaux traditionnels, domine l'organisation de l'ouvrage.

Il est sans doute symptomatique de la solitude dont je parlais il y a un instant que les textes qui ont d'abord retenu mon attention aient été ceux qui abordent l'œuvre d'écrivains québécois. Pas (ou peu) de surprises, ici, cependant : on trouvera, comme on pouvait s'y attendre, les noms d'écrivains tels Nicole Brossard (*Le désert mauve*), Jacques Poulin, Jacques Godbout (*Le temps des Galarneau*), André Langevin, Monique LaRue (*Copies conformes*), avec, en prime, toutefois, un texte de Jean-François Chassay (toujours lui !) sur Jacques Bissonnette, auteur d'un « polar informatique » (p. 127), *Programmeurs à gages* (1986). L'étude la plus intéressante — et la plus novatrice — de cette série est cependant celle que Jean-François Côté consacre à deux romans en apparence fort différents l'un de l'autre, tant par le sujet que par le style, *L'élan d'Amérique* (1972), d'André Langevin, et *Mr Vertigo* (1994), de l'Américain Paul Auster, dans lesquels il retrouve une même exigence de « transfiguration de l'identité », grâce à une série de symboles « soumis à une "ré-imagination narrative" ayant pour fin leur "localisation" sur le continent nord-américain » (p. 100-101 ; c'est Côté qui souligne).

Pour ce qui est du reste, le lecteur qui a peu eu l'occasion de se pencher sur les questions relatives au métissage des cultures trouvera amplement matière à réflexion. Alors que les textes consacrés à des auteurs québécois donnent surtout l'évidence d'un tiraillement entre des fidélités qui s'opposent plutôt que d'un véritable éclatement, les communications portant sur les États-Unis et le Mexique, elles, sont caractérisées davantage par l'explosion des vieilles certitudes — remise en question de l'homogénéité anglo-saxonne mâle aux États-Unis, nouvelles identités fondées plutôt sur l'appartenance régionale que sur la notion, toujours fuyante, de « centre », montée des littératures trop longtemps reléguées aux marges de l'histoire, notamment celle des femmes et celle des autochtones. J'ai, pour ma part, tiré particulièrement profit de l'étude de John G. Cawelti sur la façon dont le « sud » et l'« ouest » se sont progressivement constitués en entités autonomes dans l'imaginaire états-unien, et j'ai aimé l'exécution en règle à laquelle Guillermo Sheridan soumet le roman de Carlos Fuentes, *The Old Gringo* (1985), y relevant des « fabrications » et des « contradictions » (p. 324, traduction) qui donnent une œuvre à dimension réductionniste, tenant à la fois de l'hymne à la Révolution et d'une littérature de voyage pour étrangers. En revanche, l'étude très fine que Hub. Hermans consacre à « la représentation d'un Palimpseste américain dans *Palinuro de México* de Fernando del Paso », en replaçant l'œuvre du romancier mexicain dans un contexte comparatiste qui renvoie tant à Virgile qu'à Shakespeare, donne le goût d'aller faire un détour du côté de ce roman.

